

L'âge d'ange

Anne Percin



Le livre

La bibliothèque du lycée. C'était mon sanctuaire. L'abri sûr en cas de coup dur, le lieu saint à l'abri du vulgaire. C'était mon terrain de chasse favori, depuis que j'y avais découvert un gros livre relié de maroquin vert qui portait sur le dos ces lettres d'or : *Amours des dieux et des héros*. Je revenais toujours consulter ce livre, rêver à ces amours. M'éblouir d'images jusqu'à me brouiller la vue et la raison. Or, il arriva qu'un jour le livre disparut. Ce livre était ma machine à rêver. Qui avait pu m'en priver, sous prétexte d'un exposé banal, d'une simple lubie ?

L'autrice

Quand elle ne voyage pas en train nommé désir, [Anne Percin](#) est souvent assise à sa table d'imagination en Bourgogne. Là, elle lit, corrige des copies de français, écrit des romans (entre autres *Point de côté* chez Thierry Magnier et *Servais des Collines*, Oskar Jeunesse), l'œil toujours posé sur l'au-delà, en terre engagée. Grâce aux livres, ces armes humaines, elle traverse les genres littéraires et sexuels, aidée par quelques figures d'anges qui l'inspirent comme Suzanne Vega et Marlon Brando pour cette histoire de chrysalide. Musique et images sont des ingrédients de sa « brasserie à histoires », production tendre et forte : nos manières d'être au monde.

L'âge d'ange

Anne Percin

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Tu n'as rien dit de mal, tu n'as rien fait d'étrange.
Comme une vierge meurt, comme s'envole un ange,
Jeune homme, tu t'en vas !*

(...)

*Et moi je vais rester, souffrir, agir et vivre ;
Voir mon nom se grossir dans les bouches de cuivre
De la célébrité ;
Et cacher, comme à Sparte, en riant quand on entre,
Le renard envieux qui me ronge le ventre,
Sous ma robe abrité !*

Victor Hugo, *Les voix intérieures*

Prologue

Il avait dix-sept ans et moi aussi.

Il avait les cheveux coupés en brosse, les yeux noirs, un pli soucieux entre les sourcils. Il avait la tête qu'ont presque tous les gamins dans les rues des pays de l'Est. Ces gosses qui se battent, mentent, trichent et volent et cherchent l'affection partout. Le contraire de moi.

Il portait des maillots de sport et des chemises à carreaux de bûcheron canadien. C'étaient les chemises de son père. En été, les manches étaient arrachées. Sur ses maillots, des taches de graisse. Son père était garagiste dans une petite station-service, en périphérie de la ville. Ils vivaient à cinq dans un appartement au-dessus de l'atelier, avec un balcon qui donnait sur la route et des rideaux rouges derrière les fenêtres.

Je m'en souviens, des rideaux rouges, et de ce jour où j'aurais tant aimé les voir s'ouvrir...

Il s'appelait Tadeusz. Fils d'immigrés polonais. Certains disaient «Ta douche», c'est à peu près ainsi que se prononce son prénom. Mais personne n'osait se moquer devant lui. Par lâcheté, plus que par respect.

On appelait notre lycée le Gymnasium.

Dans la ville haute, c'était un grand établissement de bonne réputation, fondé il y a des siècles. Les élèves comme Tadeusz, on pouvait les compter sur les doigts d'une main. Des deux mains, à la rigueur. On savait d'où ils venaient : de quartiers dont les seuls noms faisaient peur à nos parents. On savait que les profs les préféraient à nous, parce qu'ils en avaient bavé pour parvenir là où nous avons atterri sans effort. On savait que leurs parents plaçaient tous leurs espoirs en eux, quand les nôtres n'avaient placé que de l'argent.

Dans la cour, en classe, en étude, on les observait de loin, ils nous regardaient de haut.

C'étaient les rois et les reines du ruisseau, des Esmeralda ou des Gavroche à la Hugo, proches de

nous et pourtant au-delà. Du côté de la réalité sur laquelle on nous avait appris à fermer les yeux. De l'autre côté de notre monde, un côté où pesaient sur leurs épaules des fardeaux qui nous semblaient dignes d'un mauvais roman. Avec ça, les devoirs toujours faits, le bac avec mention...

Comme si ça ne suffisait pas à nous les rendre étrangers, ils étaient dotés de quelque chose qui nous faisait totalement défaut... Je ne sais pas très bien comment appeler ça, même aujourd'hui. La solidarité, l'esprit de corps ?

On nous avait élevés dans la concurrence. Les parents, les enseignants nous poussaient à nous surpasser. On nous représentait la vie comme une jungle où nous étions les prédateurs.

Élevés comme des jaguars.

Eux, ils avaient l'esprit de meute. En attaquer un, même indirectement, même sans y penser, par maladresse, par manque de tact, c'était les insulter tous. Ils avaient l'amour-propre chatouilleux.

Tadeusz savait cogner comme les autres, malgré une propension à la rêverie pacifique. Il se tenait à l'écart de la meute. Et pourtant, les jaguars avaient

peur de lui. Parfois, il avait des élans de brutalité qui s'achevaient dans le rire. Mais le plus souvent, il se contentait d'écouter en souriant, un peu ailleurs, un peu supérieur. Il avait conscience de sa force, mais n'en faisait rien. Quand il passait près d'un groupe d'élèves dans la cour, il amorçait un geste brusque qui faisait sursauter l'un d'eux. Puis sa main levée retombait sur ses cheveux, qu'il ramenait en arrière d'un mouvement lent.

Le geste de menace s'achevait en dérision. C'était tout lui.

Pendant longtemps, je l'ai côtoyé sans le connaître. J'en rêvais un peu, vaguement, peut-être. Jusqu'à ce que sa vie vienne se cogner à la mienne...

Le choc fut si violent que, des années plus tard, alors que j'écris ces lignes, je tremble.

Les langues vivantes « exotiques » étaient la spécialité du Gymnasium. À côté de l'allemand, de l'anglais, du flamand que tous les lycées proposaient, on pouvait choisir d'apprendre le russe, le japonais ou le chinois. C'était même le seul moyen d'intégrer l'établissement. On appelait cela, à l'époque, une filière d'excellence. J'ignore si on l'annonce toujours aussi péremptoirement.

La langue que j'avais choisie était le russe. Nous étions vingt-cinq dans cette classe. Ils étaient moins nombreux encore en japonais. La sélection naturelle avait dû jouer à plein... Les jaguars, ça s'entre-tue.

Je n'aimais pas particulièrement le russe, au début. Pourtant j'assistais aux leçons avec plaisir. Le professeur était sympathique, assez jeune, un peu trop gentil peut-être. Pendant ses cours, je retrouvais Tadeusz. Il était de loin le meilleur élève. Bien sûr, il parlait

polonais à la maison. Ce n'est pas la même langue, mais ça aide.

Le professeur, qui s'y entendait un peu, lui glissait quelques phrases en polonais après la classe. J'ignore ce qu'ils pouvaient avoir à se dire. Je traînais parfois, exprès, pour entendre résonner cet accent d'une douceur incroyable, cette langue souple qui chatouille les oreilles.

Mais ma vraie vocation, c'était le grec.

Je le jure : pendant près de six ans, je n'ai pas eu d'autre passion. Ni scolaire ni amoureuse.

Depuis que, en classe de sixième, j'avais découvert la Grèce antique, ma vie avait pris un autre tour. Je pensais grec, je mangeais grec, je rêvais grec, il fallait que je parle grec. À onze ans, j'ai appris l'alphabet grec en deux jours. Je m'exerçais à déchiffrer des textes mot à mot, avec une joie conquérante, quand d'autres regardaient la télé, téléphonaient ou sortaient entre amis.

À l'entrée au lycée, je suivais les cours de grec avec un zèle bourré d'orgueil. J'écrasais tout le monde de ma supériorité, c'est du moins ce que j'espérais. Je pensais tout savoir sur tout, je répondais aux questions avant qu'elles soient posées, je m'ac-

quittais des devoirs de recherche comme s'il s'était agi de missions secrètes. Je n'avais de bonheur que dans l'étude de cette langue, de cette culture, de ce pays. J'en venais à croire que les cours n'existaient que pour moi. Dès qu'un élève obtenait une meilleure note, j'en tombais malade.

Bref, j'agaçais tout le monde. Je ne me souviens pas d'un seul ami, avant Tadeusz.

Pour le reste, timide et sensible, je faisais tout pour qu'on ne me remarque pas. Si j'aimais tant l'école, je crois que c'est parce que mes bonnes notes me donnaient l'impression d'exister.

En dehors d'elles, on ne me remarquait pas : mon humeur était égale, mon physique banal.

Nous habitons un grand appartement, de l'autre côté du pont Adolphe. De hautes fenêtres donnaient sur le boulevard de la Pétrusse. C'était pour moi une sorte de galerie des glaces. Des vitres ornées de rideaux épais, beaucoup de miroirs où je ne me regardais pas. Bien rangé et sans vie, l'appartement semblait choisi dans un catalogue de vente par correspondance. Mon existence elle-même avait été programmée. Je faisais partie de la commande. J'allais avec le style.

Été comme hiver, il y régnait une atmosphère feutrée du meilleur goût. Et en toute saison, j'avais froid. J'ai longtemps eu froid, je crois.

Pour me réchauffer ou pour sentir quelque chose, j'avais pris des habitudes bizarres. Enfant, je m'arrachais quelques cheveux, en haut du front, ces cheveux fins qui sont à la bordure et qui ne servent à rien, dirait-on. Je me rongais les ongles et les petites peaux qui les entourent, les parois intérieures des joues... Si j'avais pu m'avaler moi-même, me dévorer, je l'aurais fait. Mon corps m'encombrait, j'en faisais abstraction et je ne le sentais plus guère que dans les moments où il se mettait à saigner, ce qui arrive fréquemment quand on s'arrache la peau.

Les autres m'étaient indifférents, ils n'existaient qu'en bloc. « Les autres », ce n'était pas une somme d'individus, mais un agglomérat d'êtres asexués, indifférenciés.

Je me souviens que, dans mon enfance, je ne savais pas faire la différence entre les filles et les garçons, de même que j'étais incapable de dire si mon maître d'école était jeune ou vieux. Cela amusait beaucoup mes parents.

Ma vie était à l'intérieur des livres.

Depuis que j'ai su lire et même avant. Lorsque je baignais au paradis des images.

Quand, parfois, je me sentais étouffer sous la pression des parents ou de l'école, il me suffisait d'ouvrir un livre pour pouvoir respirer. Je m'endormais même avec, comme d'autres serrent des peluches...

Et, à force de vivre dans mon cerveau, j'oubliais mon corps. Ce n'est pas une métaphore : pour autant que je m'en souviens, c'était une sensation tout à fait concrète. Les limites de mon corps devenaient incertaines, je flottais. Cela se produisait surtout après de longues heures de lecture. Le nez plongé dans d'épais volumes sur l'histoire des Égyptiens, ou, mieux encore, sur la mythologie grecque, je ne levais pas la tête sinon, parfois, pour voir où en était la lumière du jour.

Comme le poisson respire dans l'eau, je respirais dans l'air étouffant des pages, dans l'absence du monde.

Dans la ville pleine de bruit, je ne fréquentais que les librairies, où je n'osais rien acheter. La possession ne m'intéressait pas. Ce que j'aurais voulu, c'est la formule magique qui m'aurait donné accès à ce monde. Mais j'ai toujours su qu'il n'y en avait pas...

Quand je rêvais parmi les rayons, on m'aurait posé une colle si on m'avait demandé, à mon tour, de dire qui j'étais.

Enfant ou vieillard ? Garçon ou fille ? Je ne savais pas.

Longtemps, je n'ai pas su. J'étais un ange, peut-être. Un ange qui attend la chute.

La bibliothèque du lycée.

C'était mon sanctuaire. L'abri sûr en cas de coup dur, le lieu saint à l'abri du vulgaire. Pourtant, en y repensant, c'était un endroit moderne et vitré, exagérément ouvert sur le vaste monde, qui n'avait rien pour inspirer un sentiment de confort ou de protection. Hormis la présence des livres.

J'y allais avant la pause de midi.

À cette heure presque festive, la bibliothèque était encore ouverte, mais dormait d'un œil. Tout comme la gardienne du temple, une femme entre deux âges. Avachie devant son ordinateur, elle ne faisait pas attention à mes allées et venues incessantes devant le rayon Antiquité.

C'était mon terrain de chasse favori, depuis que j'y avais découvert un gros livre relié de maroquin

vert, qui portait sur le dos ces lettres d'or : *Amours des dieux et des héros*.

Autour de lui, le rayon recelait d'autres pépites de moindre importance : des livres de Lacarrière, des mythologies illustrées, des dictionnaires vieillots, des éditions bilingues du théâtre d'Eschyle, de Sophocle et des commentaires sur Homère. Mais je revenais toujours à ce livre des *Amours*.

Que contenait-il de si précieux ?

Tout.

Tout ce que son titre laissait présager, tout ce qu'on s'attendait à trouver. Et plus encore : au-delà des anecdotes piquantes, des récits de conquête, des morts tragiques, des inconsolables et des impétueux, on voyait des illustrations, grecques elles aussi : reproductions de fresques ou de céramiques peintes, statues antiques...

La couverture poussiéreuse dissimulait des illustrations que les adultes, s'ils en avaient eu connaissance, se seraient empressés de nous cacher.

La beauté de ces images est encore dans mes yeux. Ce fut pour moi, pendant des mois, la vraie beauté, la seule possible. C'était la Grèce, sans fard, sans voile, la Grèce et son culte du corps, son esthétique

immortelle, indiscutable. Ulysse entièrement nu, se relevant de l'onde devant les yeux de Nausicaa. Le satyre Pan courtisant les vierges ou caressant Apollon. Artémis au bain, espionnée par le pauvre Actéon. Narcisse alanguie devant son reflet. Tout cela et beaucoup plus encore. Pas de pudeur, pas de gêne. La beauté brute.

Je revenais toujours consulter ce livre, rêver à ces amours. M'éblouir d'images jusqu'à me brouiller la vue et la raison.

Or, il arriva qu'un jour le livre disparut.

Je crus d'abord à une erreur de rangement. Je cherchai, fiévreusement, dans toutes les allées, puis j'allai trouver la bibliothécaire qui ronflait presque, les yeux dans le vide, fixant un point au-delà de l'écran de son ordinateur. Une tache au mur, une mouche peut-être.

Elle me prit de haut. Non, il n'y avait pas d'erreur de rangement. Non, il n'avait pas été volé, caché sous un manteau ! Ce genre de mésaventure n'arrivait plus, se félicitait-elle, depuis l'installation du nouveau système électronique... Il avait tout bonnement été emprunté. Pour quinze jours, réglementairement.

Bouche bée, je quittai le temple du savoir.

Si j'avais su qu'on pouvait l'emprunter, jamais je n'aurais couru le risque de le voir disparaître ! De l'imaginer en d'autres mains, déjà, j'en avais la nausée.

Ce livre était ma machine à rêver. Qui avait pu m'en priver, sous prétexte d'un exposé banal, d'une simple lubie ?

Ce soir-là, je rentrai chez moi au bord du malaise.

Il pleuvait, comme souvent. L'appartement était silencieux. Je fermai la porte de ma chambre, ce refuge illusoire. Je collai mon front à la fenêtre, puis, lentement, je me mis à le frotter contre la vitre. Mes cheveux blonds chargés d'électricité statique se dressèrent tout droit sur ma tête. C'était une de mes manies.

Au zoo de Bâle, un jour, j'ai vu un lion qui n'avait plus de poils sous l'oreille droite, à force de se frotter...

Mise au courant de mes déboires, il ne fait aucun doute que ma mère aurait dégainé son carnet de chèques pour me commander le livre sacré. Mais je savais déjà que c'était un livre ancien, sans doute introuvable. Je savais déjà que je n'en parlerais pas, jamais. À quoi bon ?

Personne ne partageait mes goûts. Et puis le seul fait de devoir m'en expliquer me glaçait. Je n'ai jamais su dire ce qui est important pour moi.

La semaine suivante, je fis trois visites à la bibliothèque pour voir si le livre était revenu. La responsable m'accueillait chaque fois avec plus d'agacement. Il était évident qu'elle n'avait aucune sympathie pour moi, comme la majorité des adultes de ma connaissance.

Une fin d'après-midi, je restai de longues minutes à regarder le ciel par la baie vitrée de la bibliothèque. Je me souviens de la lumière ardente, atténuée par les vitres fumées. Je me souviens des feuilles mortes qui volaient dans la cour.

Dehors, le soleil réchauffait des groupes de lycéens qui causaient politique, cinéma ou histoires d'amour. Moi, j'étais dans ma prison.

Mon pays imaginaire s'éloignait doucement, comme une île qui flotte, comme un vaisseau fantôme.

Ma solitude m'apparaissait, ouverte à mes pieds, autour de moi : un gouffre où j'étais en suspension. Je ne tombais pas, non, je me maintenais.

© 2008, *l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier*
© 2019, *l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique*
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2008

ISBN 978-2-211-30063-6